



Biographie de Paul Deschanel par **Éric Labayle**

(d'après <http://www.grande-querre.org/biographie.php?id=45>)

S'il est des hommes qui ont joué leur réputation et leur passage à la postérité sur un seul événement, une anecdote ou un ragot, Paul Deschanel est bien de ceux-là.

A l'instar de son prédécesseur Félix Faure parti tout auréolé de sa célèbre "connaissance" ... (arrivant dans le salon de l'Élysée où les ébats de Félix avec sa maîtresse (la célèbre Marguerite Steinheil) le portèrent jusqu'à son dernier soupir, le médecin demanda : "Le Président a-t-il toujours sa connaissance ?", réponse : "Non, Monsieur, on l'a fait sortir par une porte dérobée"), ... Paul a laissé le souvenir d'un fait unique, qui, le concernant, doit beaucoup plus à la rumeur populaire et aux médisances d'opposants politiques qu'à la stricte vérité historique...



Paul Deschanel est né le 13 février 1855 à Bruxelles. Son père, ardent républicain et ancien acteur de la révolution de 1848, y vivait alors en exil, proscrit depuis le coup d'État du 2 décembre 1851.

Très jeune, il entame une carrière politique qui s'annonce vite prometteuse : à vingt-deux ans, il devient sous-préfet de Dreux ! Quelques années plus tard, il est élu député d'Eure-et-Loir, mandat qu'il conservera jusqu'en 1919, au fil des réélections. Rapidement, il se fait remarquer comme tenant et théoricien du progressisme, aux côtés de Raymond Poincaré, dont il partagera en partie le destin. Son aura et ses qualités d'homme consensuel lui permettent d'accéder au "perchoir". Il est en effet président de l'Assemblée Nationale à deux reprises, de 1898 à 1902, puis de 1912 à 1920. C'est donc lui qui assumait cette lourde tâche pendant les heures tragiques de la Grande Guerre. Entre temps, il avait été élu à l'Académie française en 1899, à l'âge de 45 ans ! Un tel parcours en dit long sur la valeur de cet homme qui, pour n'avoir sans doute pas fait l'unanimité parmi la classe politique de son temps, n'en est pas moins resté à l'écart des scandales et des crises diverses qui brisèrent bien des carrières à l'époque.

Après l'armistice, c'est sur sa personne que s'est faite l'union des opposants à Clemenceau. Le 18 janvier 1920, Deschanel était élu président de la République à la place du "Tigre", dont il ruinait ainsi l'ultime ambition.

Très vite, le nouveau Président surprend par son style peu conventionnel. Il montre avec effusions son attachement au souvenir des anciens Poilus de la "Der des Ders". Au cours d'un voyage officiel à Bordeaux, en mars 1920, il témoigne d'une affection sans bornes pour une "Gueule Cassée" venu l'accueillir. Un tel comportement, on s'en doute, sort des conventions du genre. Deschanel n'a ni le prestige distant ni le sens du protocole d'un Poincaré. Toujours lors de sa visite à Bordeaux, il abandonne les officiels pour prendre un bain de foule, déclame deux fois le même discours, quitte un banquet avant la fin du repas, etc. Son attitude intrigue, dérange et commence à inquiéter le monde politique.

Devenir président de la République fut à la fois une belle consécration et une grande désillusion pour Paul Deschanel. Les hautes ambitions qu'il nourrissait avant son élection se sont vite évanouies après celle-ci. Ses projets de réformes se sont un à un trouvés réduits à néant. Il faisait l'apprentissage de l'impuissance du Président face au régime parlementaire de la IIIème République. Désabusé, il s'est lui-même défini comme un "rouage inerte" de la république... Cette désillusion, associée à une grande fatigue physique, nerveuse et intellectuelle, est sans conteste à l'origine d'une série de mésaventures qui scellèrent pour longtemps son sort politique et historique.

Le 23 mai 1920, le Président prend le train en gare de Lyon. Il doit se rendre à Montbrison pour l'inauguration d'un monument à la mémoire d'un sénateur mort à la guerre. Il est grippé et très fatigué. Peu avant minuit, il ouvre la fenêtre de son compartiment, bascule dans le vide et tombe sur la voie. Il n'a pas de mal, mais se retrouve seul dans la nuit et en pyjama dans une région qu'il ne connaît pas. Il est recueilli par André Radeau (un cheminot) et sa femme, qui avertissent immédiatement les autorités. Mais dans le train présidentiel, on croit que ces nouvelles sont sans fondement. Le Président dort et il ne faut pas le réveiller. Ce n'est que le 24 mai, après 7 heures du matin, que l'on se rend à l'évidence : le chef de l'État a bel et bien disparu ! Et si l'inconnu recueilli par le couple Radeau était bien Monsieur Deschanel ? Une délégation revient le chercher. Madame Radeau, quant à elle, avait vite compris qu'elle avait affaire à un personnage haut placé : son hôte "avait les pieds si propres"...

Dès que l'incident fût clos, le président Deschanel reprit une activité tout à fait normale. Le 25 mai, il présidait comme à l'accoutumée le conseil des Ministres. Mais la rumeur s'est vite emparée de l'affaire. Des chansonniers la mettent en musique, des ragots circulent, la vérité est amplifiée, déformée et contrefaite. La chute qui, médicalement, serait la conséquence d'un syndrome "d'Elpenor" (aussi appelé "sommambulisme délictueux", "ivresse du sommeil" ou "éveil confusionnel") sert de prétexte à une véritable campagne de calomnie, à laquelle Georges Clemenceau ne reste pas étranger. Très vite, un mot est lâché : la folie.

Dès lors les bruits les plus fous circulent : le Président aurait tenté de grimper à un arbre lors d'une promenade en compagnie de deux députés dans le parc du château de Rambouillet ou aurait escaladé un arbre du jardin de l'Élysée, puis y serait resté plusieurs heures, malgré les tentatives de ses proches pour le faire descendre ; il aurait été retrouvé patageant dans le bassin des carpes du parc de Rambouillet ; il aurait reçu une délégation diplomatique entièrement nu, seulement vêtu de son écharpe de grand-croix de la Légion d'Honneur ; il aurait signé des décrets du nom de Napoléon, etc., etc., etc.

Il serait vain d'essayer de démêler le vrai du faux dans tout cela. Aucun témoignage tangible, aucune archive, ni aucune preuve digne de foi n'ont pu être retrouvés pour être mis au crédit de cette légende malveillante.

Mais il y a pire : un certain nombre d'historiens ou d'écrivains, la prenant pour argent comptant, l'ont "officialisée" dans leurs écrits. La cause est entendue depuis longtemps : Paul Deschanel est un fou. Point à la ligne. Comment ne pas imaginer la jubilation de Clemenceau, face à cette destruction en règles de la notoriété de celui qui lui avait ravi la magistrature suprême ? Son implication dans l'établissement puis la propagation des rumeurs n'est pas évidente à établir, mais de toute évidence celles-ci ont bien servi sa cause.

Le 21 septembre 1920, c'est un Paul Deschanel fatigué, désabusé et miné par la calomnie qui donne sa démission. Après un trimestre de repos, il reprend une activité politique. Le 9 janvier 1921, il est élu sénateur d'Eure-et-Loir. **Les personnes qui le côtoient à cette époque ne relèvent pas le moindre signe de démence. Au contraire. C'est un homme en pleine possession de ses moyens intellectuels qui commence une seconde carrière.** Mais celle-ci n'est que de courte durée, puisqu'il meurt subitement le 28 avril 1922, sans avoir pu faire oublier une légende noire qui le poursuit jusqu'à nos jours...

(Pour une biographie plus développée, voir les pages suivantes)

Paul Deschanel

11^e président de la République française

(d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Deschanel)



Mandat 18 février 1920 - 21 septembre 1920

Élu(e) le 17 janvier 1920

Parti politique : ARD - PRDS

République : III^e République

Constitution : Lois constitutionnelles de 1875

Président(s) du Conseil : Alexandre Millerand

Prédécesseur : Raymond Poincaré

Successeur : Alexandre Millerand

Autres fonctions

- Président de la Chambre des députés

Mandat : 1^{er} juin 1898 - 31 mai 1902 (**Prédécesseur** Henri Brisson - **Successeur** Léon Bourgeois)

Mandat : 23 mai 1912 - 10 février 1920 (**Prédécesseur** Henri Brisson - **Successeur** Raoul Péret)

- Titulaire du fauteuil 19 de l'Académie française

Mandat : 18 mai 1899 - 28 avril 1922 (**Prédécesseur** Édouard Hervé - **Successeur** Charles Jonnart)

- Titulaire du fauteuil 8 de la Section 6 de l'Académie des sciences morales et politiques

Mandat : 14 mars 1914 - 28 avril 1922 (**Prédécesseur** Albert Babeau - **Successeur** Philippe Pétain)

Biographie

Nom de naissance : Paul Eugène Louis Deschanel

Naissance : 13 février 1855 - Schaerbeek (Belgique)

Décès : 28 avril 1922 (à 67 ans) - Paris 16^e (France)

Nature du décès : Pleurésie

Conjoint(s) : Germaine Brice de Viel

Enfant(s) : Renée Antoinette Deschanel, ép. Walmann puis Duval, Jean Deschanel, Paul Deschanel.

Diplômé Facultés des lettres et de droit de l'université de Paris

Profession : Journaliste, écrivain

Religion : catholique non pratiquant, anticlérical

Enfance

Le coup d'État du 2 décembre 1851 condamne les républicains, dont fait partie Émile Deschanel, à l'exil en Belgique. Paul Deschanel devient dès sa naissance un symbole, la preuve que les idéaux républicains survivent à l'exil. Il a Victor Hugo pour parrain spirituel qui le présente comme le « premier-né de l'exil ». Edgar Quinet s'exclame : « Puisse-t-il voir bientôt la terre promise ! Nous le saluons comme l'espérance. » Il est vénéré par son père qui croit entendre des références à la culture grecque ou latine dans les babilllements de son enfant.

« On compte le temps d'une autre manière qu'auparavant. Toutes ces heures et toutes ces années, vous ne croyez plus qu'elles vous font vieillir, vous croyez qu'elles le font grandir. D'ailleurs, vous ne vieillissez plus, au contraire, vous rajeunissez, l'enfant vous ôte les années qu'il vous prend. »

Scolarité

En 1859, suite à l'amnistie promulguée par Napoléon III, la famille Deschanel revient à Paris et loge au 34 rue de Penthièvre. Il étudie au lycée Bonaparte, aujourd'hui Lycée Condorcet. Ses professeurs considèrent Paul comme « intelligent mais bavard, agité et dissipé ». L'enfant voue un véritable culte à ses parents malgré la sévérité et l'exigence de son père. Ce dernier déchire et renvoie les lettres de son fils dès qu'elles contiennent des fautes d'orthographe. C'est en 4^e que Paul Deschanel change d'attitude : son parcours scolaire devient brillant, comme s'il avait accepté les leçons et l'extrême rigueur de son père. Le 10 août 1871, il obtient son baccalauréat de lettres puis très rapidement sa licence (le 4 novembre de la même année). Sa formation est donc au départ littéraire. Il rédige en 1872 une comédie, un article sur Rabelais paru dans la revue *Bleu*, un autre sur Diderot et Edgar Quinet dans *Le Journal des Débats*. Concernant Rabelais, il écrit :

« Rabelais, c'est le burlesque et le philosophique, un mélange d'obscénités dignes d'Aristophane et de beautés que Platon n'eut point renié, qui tantôt s'élève au sommet de la morale la plus haute et tantôt s'abaisse aux bouffonneries les plus grossières. Rabelais met toujours la vérité en face de son erreur. [...] Il est l'hygiène de la bonne humeur. »

Vie familiale

En 1901, il épouse Germaine Brice de Viel qui lui donne trois enfants : Renée-Antoinette (1902-1977), Jean (1904-1963, homme politique) et Louis-Paul (1909-1939, mort pour la France au premier jour de l'invasion allemande).

Carrière politique

Sa carrière politique commence alors que les de nouveaux fonctionnaires pour éradiquer toute Deshayes de Marcère, ministre de l'Intérieur, en fait partie, et officie à Dreux, puis à Brest et « Nous avons pour mission de faire que la croient en elle et du respect de tous ceux qui la Jeune député, il se distingue en accusant le radical Panama, ce qui conduit Clemenceau à le provoquer termine en duel au pistolet. Deschanel recule à fait toucher.

Il est réélu aux législatives de 1893, incarnant une Ses premiers pas se font sous l'influence majeure est directement liée à l'action politique passée de idées de ce dernier et que son idéologie est retrouve dans le programme de son père toutes pleine et entière, liberté de réunion, liberté d'association, de conscience, séparation de l'Église et de l'État, instruction gratuite, laïque et obligatoire, réforme des impôts pour favoriser les libres associations des travailleurs, leur légitime accès au capital et à la propriété. Symbole de cette influence, au jour de son élection en tant que président de la République, Paul Deschanel fait déposer par son fils une palme devant le buste de son père au Collège de France. Il a aussi hérité de son père, victime de l'Empire, la profonde connaissance du mal que peut faire à un pays tout régime qui n'est pas démocratique.

Il publie plusieurs ouvrages sur la politique extérieure de la France, où il préconise des solutions aux conflits coloniaux du temps : *La Question du Tonkin* en 1883, *La Politique française en Océanie* à propos du canal de Panama en 1884 et *Les Intérêts français dans l'Océan Pacifique* en 1888. Il l'initiateur du lobby océanien au sein du « parti colonial ».



républicains décident de nommer dans tout le pays possibilité de crise politique. En 1877, Émile nomme de nouveaux sous-préfets : Paul Deschanel enfin à Meaux.

République soit l'objet de l'amour de tous ceux qui combattent. Il faut donc qu'elle s'impose à tous. » Clemenceau d'être mouillé par le scandale du dans son journal, *La Justice*, événement qui se deux reprises plus loin que la ligne autorisée, et se

nouvelle génération d'hommes politiques.

de son père. Sa nomination en tant que sous-préfet son père. On constate également qu'il prolonge les fortement emprunte des convictions paternelles. On les racines de sa carrière politique à venir : amnistie

Tribune

Deschanel est aussi un formidable orateur. Avant d'embrasser une carrière politique, il hésite à s'engager dans une carrière d'écrivain et de comédien (il se passionne notamment pour les films de Buster Keaton). Sully Prudhomme est un de ceux qui se désillusionnent de ne pas voir Deschanel se consacrer uniquement aux belles lettres. Mais il trouve dans la politique une tribune, celle de l'hémicycle. La Tribune est l'art des sacrifices nécessaires, le discours une invocation. Être un orateur, c'est pour lui être aux heures des plus grands dangers, le verbe même de la conscience nationale. Pour cela, il puise son inspiration directement dans celle des maîtres de la Tribune d'Athènes et de Rome. Il est fasciné par Pierre-Antoine Berryer, qui se distingue dans ses discours par une absence presque complète d'ironie : respect de ses adversaires, tolérance de l'esprit, loyauté de sa nature. L'ironie convient aux spectateurs blasés. Selon Deschanel, « l'école de l'éloquence moderne doit conserver le caractère émouvant des anciens orateurs, dépouillé des vernis et fastidieux ornements d'une trop classique rhétorique et mêler la réalité pratique où chaque fait descend. »

Idées politiques

Extraits de discours prononcés devant la Chambre des députés (1914-1919).

Concernant l'interventionnisme : « La vraie justice exige la liberté de tous, non pas la protection de tous. Mais quand il s'agit de pain, il faut penser à celui qui le consomme : c'est en économie politique ce que les libres-échangistes appellent une question d'humanité. Le pain contient la nourriture de l'homme, une parcelle de la puissance et de la liberté de la patrie. »

Concernant le patriotisme français : « Ce sont les préjugés français, ce sont les trop persistantes illusions, notre ignorance de l'étranger, notre inaptitude à entrer dans l'esprit des autres qui nous ont perdus. Sans doute, la vérité est parfois dure à entendre, encore plus dure à écrire, mais si elle blesse nos sentiments, elle accroît notre expérience et par là, elle sert nos intérêts ; si un certain patriotisme peut en souffrir, un patriotisme plus haut sera le gage d'un profit pour la France. »

Concernant le travail : « Le travail ranimera le sens moral que l'Empire avait presque anéanti. »

Concernant la Révolution : « La France est une démocratie dans son âme, et une monarchie dans son corps. La Révolution, c'est la volonté d'échapper à son corps. »

Concernant la décentralisation : « L'autonomie communale est la racine de toutes les libertés. »

Concernant l'injustice : « La misère n'est pas le malheur. Les déshérités, en souffrant dans leur corps, fourbissent leurs esprits. L'injustice provoque le duel : voyons d'elle ou moi, lequel sera vainqueur. »

Concernant la démocratie : « La Démocratie véritable n'est autre chose que l'ascension continue du peuple par l'intelligence, par le travail et par l'honneur. »

Concernant les réactionnaires : « Ils sont autocrates en ce sens qu'ils ont le dédain du suffrage universel et de la Démocratie ; ils sont mystiques en ce sens qu'ils croient au cataclysme d'où surgira le nouveau monde. Ils tournent le dos à la Liberté, à la Démocratie et à la science. Il ne faut pas être avec ceux qui ont peur, ni avec ceux qui font peur. Il ne faut pas revenir sur les libertés conquises, il faut, au contraire, les étendre. »

Concernant le syndicalisme : « Il faut répondre à cette assertion qu'en dehors du collectivisme, il n'y a pour la République, pour l'esprit humain, pour la science, que faillite ; que le parti Républicain n'a pas de programme social et pas de but défini vers lequel il puisse coordonner ses efforts. C'est à cela qu'il faut répondre. Pour cela, il faut faire du syndicat un générateur d'œuvres et d'institutions nouvelles et multiples, défendant le travail contre l'oppression et lui ouvrant un accès de plus en plus facile et de plus en plus large au capital et à la propriété. »

Concernant l'Afrique du Nord : « Peut-être un jour, sous une forme ou sous une autre, nous trouverons les soldats qui nous manquent. C'est de là, peut-être, que dans une heure de péril extrême, pourrait venir le salut. »

Concernant l'Angleterre : « Il est temps, si vous me passez le mot, de construire, au moral, un tunnel sous la manche, afin qu'ils [le peuple français et le peuple britannique] puissent non seulement échanger leurs richesses, mais leurs idées, et mieux sortir leurs mutuelles vertus. »

Concernant les États-Unis d'Amérique : « Nous saisissons avec empressement, mes collègues et moi, l'occasion que vous nous offrez de remercier [...] le peuple américain de ses bienfaits pour nos œuvres de toutes sortes, pour nos soldats, nos blessés, nos orphelins, nos réfugiés, nos villes dévastées. Nous rendons hommage au magnifique effort financier, militaire et économique des États-Unis et à la bravoure de vos soldats, dont le courage et l'esprit de discipline ont conquis l'admiration et l'affection de leurs compagnons d'armes. [...] Leur présence à la Chambre des députés est le signe de la fraternité toujours plus étroite des nations alliées et de leurs armées. L'accord absolu des peuples, des gouvernements, des chefs et des soldats, sans réserve, sans réticence, sans arrière-pensée, voilà la condition première du succès. Une seule armée, une seule action, un seul cœur : voilà notre maxime. »

Concernant l'Allemagne : « La vérité est que les goûts pour les blessures, l'amour et l'orgueil des cicatrices sont des phénomènes essentiellement germanique, aussi ancien que la Germanie elle-même, qu'il n'est point peut-être pas de race au monde, qui, depuis les âges les plus reculés et à travers toutes les vicissitudes de son histoire, soit restée plus identique à elle-même. »

Concernant la politique : « La politique est une chose indépendante du préjugé, de l'amour et de la haine, c'est au contraire une chose qui s'ajuste aux faits. Il faut savoir considérer tous les événements, peser toutes les chances, équilibrer tous les bénéfices. »

Concernant l'islam et la Turquie : « Si, au XVI^e siècle, alors que la foi religieuse était si profonde, nos rois, nos évêques n'hésitaient pas à traiter avec les turcs, avec ceux qu'on appelait alors les infidèles, les païens [...], s'ils n'hésitaient pas à faire ce que Charles Quint appelait "l'alliance impie et monstrueuse du Croissant et des fleurs de lys" et cela afin de créer un contrepoids à la maison d'Autriche, comme Mazarin et Richelieu, tous cardinaux qu'ils étaient, soutenaient les protestants d'Allemagne pour maintenir l'équilibre de l'Europe, serait-il possible que nous, les fils de la Révolution, nous eussions moins de liberté, de largeur d'esprit que nos pères et que nous fussions incapables de nous élever un instant au-dessus des passions qui nous divisent pour sauvegarder les résultats de leur grande et habile politique [...] il faut aider la Turquie à sortir plus robuste de la crise actuelle, plus capable de maintenir l'intégrité de ses possessions et développer sa prospérité économique. »

Concernant la politique extérieure : « Nous devons nous dire que le jour où la France ne reconnaîtrait plus comme le premier principe de sa politique extérieure le respect du droit, elle perdrait l'intelligence des conditions de sa grande existence dans le monde et ses raisons de vivre. »

Concernant la natalité : « Français, vous n'avez pas eu peur de la mort, auriez-vous peur de la vie ?

Le sang que vous avez répandu généreusement sur les champs de bataille, n'oserez-vous plus le transmettre aux générations ? La France, par-delà les tombes cherche les berceaux : resterez-vous sourd à sa prière ? Vous avez accepté de mourir en soldats, refusez-vous de vivre en citoyens ? »

Président de la République

Ayant depuis longtemps manifesté l'intention de se présenter à la magistrature suprême, Paul Deschanel est élu président de la République le 17 janvier 1920 avec l'appui de la SFIO et de la droite catholique.

Au jour de son élection, il semblerait qu'il ait interpellé son principal et plus farouche rival, Georges Clemenceau (qui l'a quelques années auparavant battu en duel), en ces termes :

« Vous avez gagné la guerre, nous gagnerons la paix. » Il reste dans l'Histoire pour les troubles mentaux qui le frappent durant son mandat, peut-être consécutifs à une grande fatigue émotionnelle, ou à une arrivée trop brutale au faite de sa carrière.

La chute hors du train

Au cours d'un voyage en train à destination de Montbrison, le 23 mai 1920, vers 23 h 15, s'étant penché par la fenêtre de son compartiment alors qu'il éprouve une sensation d'étouffement, Paul Deschanel chute accidentellement de la voiture. Heureusement, le convoi circule à ce moment-là à relativement faible allure (50 km/h) dans une zone de travaux à Mignerette (dans le Loiret, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Montargis).

Tout ensanglanté - en dépit du caractère bénin de ses blessures - relativement hébété et vêtu de son seul pyjama, Paul Deschanel ne tarde pas à rencontrer André Radeau, ouvrier cheminot qui surveille la zone de travaux, et auquel il se présente comme étant le président de la République. L'image des hommes publics étant à l'époque encore peu diffusée dans la population, le cheminot se montre sceptique - pensant à première vue avoir affaire à un ivrogne - mais conduit néanmoins le voyageur accidenté jusqu'à une maison de garde-barrière toute proche, où le blessé est soigné et mis au lit par ses sauveteurs. Le garde-barrière, Gustave Dariot, impressionné par la dignité du blessé et la cohérence de ses explications, part pendant ce temps prévenir la gendarmerie de Corbeilles. Pour la petite histoire, la femme du garde-barrière aurait dit à des journalistes : « J'avais bien vu que c'était un monsieur : il avait les pieds propres ! ».

La lenteur des communications entre les divers échelons fait que, malgré les faibles distances, le sous-préfet de Montargis, M. Lesueur, n'est prévenu par télégramme que vers 5 heures du matin. L'incident commence à avoir un retentissement certain lorsque l'on s'aperçoit, avant l'arrivée du train en gare de Roanne, vers 7 heures du matin, que le président de la République a disparu. La suite présidentielle (menée par Théodore Steeg (1868-1950), alors ministre de l'Intérieur) attendant sur le quai de la gare ne reste pas longtemps sans nouvelles. Une dépêche, envoyée par la gare de Montargis à celle de Saint-Germain-des-Fossés (Allier), dont le contenu explique succinctement le déroulement des événements survenus dans la nuit, lui est rapidement transmise.

L'incident donne évidemment lieu dans la presse de l'époque à de nombreuses caricatures, souvent cruelles, et inspire la verve des chansonniers. Tout le monde ne se laisse toutefois pas aller à broder de manière démesurée voire mensongère sur un incident certes



curieux (et qui frappe les esprits en raison de la notoriété de sa victime). Un « riverain » des lieux de l'accident obtiendra ainsi, plusieurs décennies plus tard, que soit apposée une stèle commémorative très sobre de l'incident, sans aucun élément de caricature, à proximité du passage à niveau et de l'ancienne maison de garde-barrière où avait été conduit Paul Deschanel après sa chute.

La chute du train semble être la conséquence d'une forme de somnambulisme causée par plusieurs facteurs (hypnotique, chaleur du compartiment...) mais également par l'ouverture particulière des fenêtres du train qui a permis le basculement du Président vers le dehors. Il semble en fait fort probable que le président Deschanel ait été simplement très sensible aux médicaments. En revanche, d'autres prétendus incidents (l'apposition par le président de signatures mentionnant Napoléon ou Vercingétorix sur certains documents, ou encore la lettre de démission qui aurait été en réalité signée par sa femme), ne sont attestés par aucune source sérieuse. Ces signatures se faisaient toujours devant témoin et il n'existe aucune trace administrative de ces dernières. Ils sont apparemment plus le fruit de médisance d'adversaires politiques.

Paul Deschanel serait en fait victime de dépression et de surmenage prenant conscience qu'en tant que président de la République sous la III^e République, il n'a que peu de pouvoirs. Ceux-ci étaient en effet concentrés dans les mains du président du Conseil.

Il était également sujet à des crises d'angoisse, liées notamment aux contraintes de sa présidence. Il est constamment entouré de gardes du corps, éloigné de sa famille, reçoit plusieurs lettres de menace de mort à l'encontre de ses enfants, doit se prononcer sur plusieurs condamnations à mort (auxquelles il est farouchement opposé).

La démission

S'il retarda cette décision, ce n'est que sous la pression de son entourage (le 21 septembre, le président Deschanel renouvelle son offre de démission présentée une première fois après l'incident du train, et sur laquelle Alexandre Millerand, président du Conseil, l'avait convaincu de revenir). Pour preuve de sa lucidité, le message envoyé à l'Assemblée nationale « Mon état de santé ne me permet plus d'assumer les hautes fonctions dont votre confiance m'avait investi » ainsi que le discours prononcé à cette occasion sont éloquentes : « Les hommes ont rempli la vie politique de leur époque et nous sommes les héritiers de toutes les conséquences de leurs actes. ».

La fin de sa vie

Le lendemain de la remise de sa démission à Alexandre Millerand, il se fait volontairement interner dans une maison de repos.

Une fois « libéré » de la présidence de la République, son état s'améliore très rapidement. Il est d'ailleurs élu sénateur d'Eure-et-Loir, le 9 janvier 1921, dès le premier tour, par 50,34 % des suffrages exprimés (360 voix). Il est élu à la présidence de la commission des Affaires étrangères du Sénat en janvier 1922 lorsque Raymond Poincaré, qui occupait le poste depuis son propre départ de la présidence de la République, est pressenti pour devenir président du Conseil.

C'est sur lui que Georges Clemenceau, son concurrent malheureux à la présidence de la République, fit ce mot passé à la postérité :

« Deschanel ? Il a un bel avenir derrière lui. »

Les personnes qui le côtoient à cette époque ne relèvent pas le moindre signe de démence. C'est un homme en pleine possession de ses moyens intellectuels qui commence une seconde carrière. Mais celle-ci n'est que de courte durée, puisque, victime d'une pleurésie, il s'éteint le 28 avril 1922. Il est enterré dans un caveau familial (où repose son père Émile Deschanel, professeur au Collège de France) au cimetière du Montparnasse, dans la 14^e division, en bordure de l'avenue du Nord. Sa tombe est à deux pas de celle du dessinateur, écrivain et cinéaste Roland Topor.

Deschanel, à la chambre des députés

Synthèse des fonctions

Octobre 1885 - février 1920 : député d'Eure-et-Loir puis de l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou

- o Janvier 1896 - juin 1898 : vice-président de la Chambre des députés
- o Juin 1898 - mai 1902 ; mai 1912 - février 1920 : président de la Chambre des députés
- o Juin 1905 - mai 1912 : président de la commission des Affaires extérieures

Au Sénat

Janvier 1921 - avril 1922 : sénateur d'Eure-et-Loir

- o Janvier - avril 1922 : président de la commission des Affaires étrangères

Au niveau local

- o 1895 - 1919 : conseiller général d'Eure-et-Loir

Discours : La déclaration de guerre

Oraison funèbre de Jean Jaurès - Chambre des députés, 4 août 1914

« Dans les graves événements que la France traverse, un affreux malheur est venu nous frapper. Jaurès... (Tous les députés se lèvent.) Jaurès a été assassiné par un dément, à l'heure même où il venait de tenter un suprême effort en faveur de la paix et de l'union nationale. Une éloquence magnifique, une puissance de travail et une culture extraordinaires, un généreux cœur, voué tout entier à la justice sociale et à la fraternité humaine et auquel ses contradicteurs eux-mêmes ne pouvaient reprocher qu'une chose : substituer, dans son élan vers l'avenir, à la dure réalité qui nous étreint ses nobles espoirs, voilà ce qu'un odieux forfait nous a ravi. (Vifs applaudissements sur tous les bancs.) La douleur des siens et de ses amis est la nôtre. Ceux qui discutaient ses idées et qui savaient sa force sentaient aussi ce que, dans nos controverses, ils devaient à ce grand foyer de lumière. Ses adversaires sont atteints comme ses amis et s'inclinent avec tristesse devant notre tribune en deuil. Mais que dis-je ? Y a-t-il encore des adversaires ? Non, il n'y a plus que des Français... (Acclamations prolongées et unanimes) des Français qui, depuis quarante-quatre ans, ont fait à la cause de la paix tous les sacrifices (Vifs applaudissements sur tous les bancs) et qui, aujourd'hui, sont prêts à tous les sacrifices (Vives acclamations unanimes et prolongées) pour la plus sainte des causes : le salut de la civilisation (Nouveaux applaudissements répétés sur tous les bancs), la liberté de la France et de l'Europe. (Vives acclamations prolongées et unanimes. Cris de : Vive la France !) Du cercueil de l'homme qui a péri martyr de ses idées sort une pensée d'union ; de ses lèvres glacées sort un cri d'espérance. Maintenir cette union, réaliser cette espérance, pour la patrie, pour

la justice, pour la conscience humaine (Nouveaux applaudissements unanimes), n'est-ce pas le plus digne hommage que nous puissions lui rendre ? (La Chambre entière est debout. - Acclamations prolongées et unanimes. - Triple salve d'applaudissements. - Tous les membres de l'Assemblée crient : « Vive la France ! » - L'affichage est ordonné.) »

On note l'habileté de l'orateur qui, à partir de l'éloge d'un partisan de la paix et de la fraternité humaine, amène rapidement l'assistance à acclamer des formules nationalistes et bellicistes.

La leçon de guerre (extraits)

Lettres aux instituteurs et institutrices - Chambre des députés, 18 septembre 1915

« Oui, il faut préparer une humanité plus haute ; mais, en attendant, il faut durer avec celle-ci ; il faut montrer aux jeunes Français, avec les perspectives d'avenir, la réalité présente à laquelle ils vont se heurter. Parce que la science, un jour, tuera la guerre, comme elle a tué l'esclavage et le servage, pouvons-nous agir comme si déjà la guerre avait disparu ? Et par là tombe ce sophisme, l'un des plus redoutables, l'un de ceux qui, depuis quelques années, ont fait le plus de ravages dans certaines âmes : que, parce qu'on est contre la guerre, il faut être contre l'armée. Oui, le premier de nos devoirs est de travailler à la disparition de la guerre ; mais en même temps, nous sommes bien obligés de la prévoir et par conséquent de nous y préparer. S'y préparer, ce n'est pas la vouloir. Croyons au bien ; mais ne nous laissons pas surprendre par le mal. [...] Dans tous les temps, chez tous les peuples, l'élite de l'humanité a lutté contre la guerre. Toute la philosophie antique n'a été qu'un long cri de révolte contre ses horreurs... [...] Il faut aller à l'éducation, à l'enfance. Il faut rappeler à tous que l'âme d'une démocratie libre c'est l'obéissance aux lois. La formation de ceux qui élèvent le peuple veut de nobles éveilleurs, des apôtres. Un peuple ne vit pas de raisonnements subtils ; il vit d'idéal, d'enthousiasme et de foi, et il n'est pas de plus haut idéal que celui de la France, puisque c'est la justice. Il faut lui donner confiance en elle, en sa puissance, en son avenir, en sa mission historique. [...] Voilà ce que je disais en 1905. Voilà ce que je pourrais redire aujourd'hui. Ah ! Si la prévoyance du pays avait égalé son courage, la guerre serait depuis longtemps au-delà du Rhin ! [...] Elle [la France] vivra grâce à vous, ô mes amis ! Car vous ne lui permettez plus d'oublier ; vous tuerez l'ignorance, ce péril mortel ; vous allumerez dans les esprits la claire raison et dans les coeurs la flamme sacrée ! »

Décorations

Il est décoré des insignes de Grand Croix de Medjidieh et du Grand officier de l'Osmanie par l'ambassadeur de Turquie à Paris. Grand Croix de l'ordre national de la Légion d'honneur.

Notes et référence

1. Paul Deschanel et Georges Clemenceau sont deux parlementaires lorsque, suite à l'affaire du canal de Panamá dans laquelle Clemenceau est soupçonné, ils s'affrontent en duel à l'épée. Clemenceau en sort vainqueur puisque Deschanel est blessé au front et a la paupière droite percée. Ce n'est que vingt-cinq ans plus tard que Paul Deschanel a pris sa revanche.
2. Pierre Guillaume, dans ses mémoires : Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, mon honneur à moi (Plon, 2006), évoque les souvenirs de son père sur cet épisode. Celui-ci, le commandant Guillaume, était aide de camp de Paul Deschanel. La chute du train aurait été la conséquence d'une machination.
3. Bertrand Meyer-Stabley, Les dames de l'Élysée - Celles d'hier et de demain, Librairie Académique Perrin, Paris
4. Il a voté, le 3 juillet 1905, la loi de séparation des Églises et de l'État.

Bibliographie

· *Livres dont Paul Deschanel est l'auteur :*

- o La France victorieuse, Paroles de guerre, Eugène Fasquelle, Paris, 1919
- o Gambetta, Librairie Hachette, Paris, 1919, coll. Figures du passé (portrait de Gambetta en frontispice
- o Orateurs et hommes d'état - Frédéric II - M. de Bismarck - Fox et Pitt - Lord Grey - Talleyrand - Berryer - Gladstone, Calmann Lévy, Paris, 1889
- o Paroles françaises, Bloud et Gay, 1917
- o L'Organisation de la Démocratie, Charpentier, 1910
- o Quatre ans de présidence, 1898-1902, Calmann Lévy, Paris, 1902
- o Figures de femmes, Paperbackshop-US
- o Les Commandements de la patrie, Charpentier

· *Livres sur Paul Deschanel :*

- o Jean Méliá, Deschanel, Paris, éditions Plon-Nourrit, 1924
- o Thierry Billard, Paul Deschanel, Pierre Belfond, Paris, 1991
- o Nicolas Honecker, Les Voyages des chefs d'État français en Lorraine, éditions Lacour, 2006

Pour en savoir plus :

Ouvrages biographiques : Billard (Thierry), "Paul Deschanel : un Fou à l'Élysée ?", in L'Histoire, n° 110, Avril 1988.

Ouvrages de Paul Deschanel : La France Victorieuse, Paris, 1919. Recueil de ses discours prononcés pendant la Grande Guerre.

Téléfilm : "Le Président et la Garde-barrière" traite (bien entendu) de la chute du 24 mai 1920. L'incident y est toutefois évoqué avec beaucoup plus de finesse et de nuances que dans la plupart des écrits sur la question. Le souci de vraisemblance historique l'emporte sur la légende, dans ce film plein de charme, de sensibilité et de nostalgie.

En espérant avoir un peu réhabilitée la mémoire de ce grand homme,
par ailleurs bisaïeul d'Emily Deschanel (alias «Boness»), ce qui ne gêne rien...

(- : NBBC'z special mention ;-)